

Un

D'abord arriva le sang.

Il arriva en silence, sans se faire remarquer. Il arriva la nuit, ce moment où arrivent les choses les plus néfastes et, comme toutes les choses néfastes, il décida de me laisser le choix. Subtil, sournois ; chaud et séduisant, comme une voix qui invite à faire ce qu'on ne doit pas faire. Il me mit devant le fait accompli ; et il me fit comprendre, en même temps, que je pouvais choisir de le laisser là, dans ce lieu, cette salle de bains, cette nuit, si j'étais capable de ne le dire à personne. Je pouvais me lever, fermer la porte, retourner dormir, et rien ne changerait.

Ce que j'ignorais, encore, c'est qu'on ne peut rien cacher très longtemps. Je pouvais choisir de garder cette chose en moi, mais je ne pouvais pas l'empêcher de grandir. Et, comme tout liquide, plus on tente de le retenir plus il s'agite, jusqu'au moment où il décidera de sortir seul, et il le fera avec la force d'une tempête.

Mais j'avais douze ans, et personne ne m'avait expliqué ce qui allait se passer, et même si on me l'avait expliqué cela n'aurait eu aucune importance, cette nuit. Ce sont des choses qu'on apprend bien plus tard, à ses dépens.

J'écoutai la voix, et gardai ce secret en moi.

Maison

Au village on l'appelait la *maison aveugle*, à cause de ses petites fenêtres, présentes sur trois côtés seulement, et absentes sur le quatrième qu'on voyait en arrivant par la route. Depuis cette perspective elle ressemblait à un bloc de béton blanc, une boîte à chaussures. C'est la fille de la maison aveugle, avais-je entendu dire deux garçons, plus grands que moi, dans la cour de l'école pendant la récréation.

Après ce qui arriva en 1996, on l'appela la *maison noire*, ou la *maison maudite*, ou encore la *maison des mille-pattes*, à cause des insectes bruns qu'on voyait encore ramper sur le blanc des murs, du moins selon ceux qui s'aventuraient assez près. Peu prononçaient ces noms devant moi, peu s'approchaient de la maison : le facteur, deux fois par semaine ; des gamins, le soir, qui faisaient des paris – ils sonnaient et partaient en courant, sur la route qui menait au village. Puis la maison ne

suscita plus d'intérêt, ce qui était arrivé prit la forme d'une légende, d'une histoire qui se transmet et se modifie chaque fois, selon qui la raconte. Pour finir, cela devint une chose éloignée dans le temps, dans l'espace : une chose froide, morte, une chose qu'il n'y a plus de raison de craindre, ni d'évoquer ; effacée par les faits divers plus captivants dont parlait la télévision.

La maison aveugle : ainsi l'appelait ma mère, d'une voix méprisante, en secouant la tête quand une chose se cassait – un robinet qui se mettait à fuir, quelques semaines après le passage du plombier ; un volet en bois rongé par l'humidité, qui se fendait si on le fermait trop brutalement. La maison aveugle, répétait-elle d'une voix dure, sans ajouter d'autres mots, comme une chose dont elle ne parvenait pas à se libérer. Ma grand-mère faisait semblant de ne pas entendre ; elle souriait, parfois, mais je savais qu'au fond elle était plus touchée qu'elle ne voulait le montrer. La maison avait été construite par ses grands-parents, et par ses parents, avant sa venue au monde. Elle était née là, dans une des chambres à l'étage – elle ne nous avait jamais révélé laquelle –, et là, elle avait mis au monde ma mère, et avant elle mes tantes. Autour les champs cultivés, le potager, l'étable et les enclos pour les bêtes. Nous avons des poulets et des poules, des lapins, des oies, des chèvres et des vaches, de moins en moins depuis que mon grand-père n'était plus là. Quand je suis

née nous avions deux chevaux et un âne. Quand ma grand-mère était petite, les chevaux étaient trois et les ânes quatre. Ils permettaient d'apporter les marchandises au village les jours de marché, parce qu'il n'y avait pas encore la fourgonnette ou les voitures. L'âne nous servait peu, à nous, mais nous le gardions parce que ma mère l'aimait bien, et ma grand-mère aussi s'y était attachée. De temps en temps les chevaux et les ânes s'accouplaient, alors naissait un mulet ou un bardot. Ces animaux sont stériles mais vivent longtemps : le mulet que nous avions encore était le seul survivant de l'époque des chevaux et des ânes. Il avait une grosse tête, disproportionnée, et le regard triste. Quand il dressait les oreilles, il ressemblait à un lapin. Petite, on me mettait sur son dos et j'avais l'impression de chevaucher un lapin géant.

Le deuxième étage de la maison, le dernier, était autrefois le grenier, me racontait ma mère. Avant que ça devienne ma chambre, c'était un grenier. J'en ai quelques souvenirs, un peu brouillés : une armée de cartons, des bicyclettes rouillées, de vieux jouets, la lumière oblique et terreuse des fenêtres obscurcies par des années de poussière et de saleté. C'était ma cachette, chaque fois que je me disputais avec ma mère. Je me rappelle que, à l'heure du dîner, je me décidais enfin à sortir, et je descendais, les vêtements couverts de poussière, les mains noires, et grand-mère, immobile dans l'escalier, m'arrêtait pour m'emmener à la salle de bains où

elle m'enlevait ma robe par la tête et me savonnait vigoureusement, jusqu'à me rendre présentable pour ma mère, c'est ce qu'elle disait. J'avais sept ou huit ans quand maman entreprit de débarrasser le grenier pour en faire ma chambre. Je ne dormais plus depuis longtemps dans la chambre qu'elle occupait avec mon père, et partageais celle de ma grand-mère, en face. Elle me l'annonça le jour où commencèrent les travaux. Elle vint me réveiller, juste avant de sortir. Ma grand-mère devait être en bas, ou dans le jardin : elle se levait toujours à l'aube, surtout l'été, pour s'atteler aux tâches ménagères avant qu'il ne fasse trop chaud. Ma mère entra dans la chambre rapidement, et s'assit sur le bord de mon lit ; puis elle me caressa les cheveux jusqu'à ce que j'ouvre les yeux, et alors elle me sourit.

« J'ai pensé que tu ne devais plus dormir là, me dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es grande. Et les grandes filles ont une chambre rien que pour elles. »

Je pensai que la maison n'avait pas d'autres pièces, en plus de celles que nous occupions déjà.

« Je dois aller dans une autre maison ? » demandai-je.

Elle sourit à sa manière, en relevant juste un coin de sa bouche, et secoua la tête : « Quelle est ta pièce préférée ? »

Elle me donna un baiser sur le front et, sans attendre ma réponse, elle sortit. Les ouvriers

arrivèrent peu après, pour évacuer les meubles poussiéreux, les cartons, qui furent entassés dans la cour, devant grand-mère et moi, qui regardions sans dire un mot. Les jours suivants, mon père couvrit le sol de journaux et peignit les murs en bleu. Puis il monta un bureau, une armoire, une petite bibliothèque et un nouveau lit, car celui que j'avais dans la chambre de grand-mère, qui un temps avait appartenu à mon grand-père, était impossible à transporter dans l'escalier.

La première fois que je dormis là-haut, ma mère vint me dire bonne nuit. La suspension en papier diffusait une lumière douce, qui se reflétait sur le toit en pente, juste en face du lit, étirant les ombres et faisant paraître les meubles plus grands, le plafond plus haut.

« Pourquoi je dois m'installer là ? » lui demandai-je.

Elle me borda, et dit : « Je t'ai fait une surprise. Tu la verras quand j'éteindrai la lumière. Bonne nuit, Valentina. »

Elle se leva et appuya sur l'interrupteur, avant de sortir de la pièce en laissant la porte entrouverte. Le plafond était parsemé d'étoiles. Des petites étoiles adhésives qui brillaient, jaunes, dans la nuit. Je sentis un vide dans ma poitrine, et commençai à pleurer, en silence, les larmes coulaient le long de mon cou et mouillaient mon oreiller.

L'intérieur de la maison était en bois et la nuit, surtout en été, elle se mettait à grincer. C'était comme

si quelqu'un d'invisible se déplaçait sur le parquet, comme si la maison se lamentait. Mon père avait beau s'efforcer de me rassurer – chaque fois que, petite, je me réveillais la nuit ou que je n'arrivais pas à m'endormir, et que je l'appelais en descendant les escaliers sur la pointe de mes pieds nus –, il avait beau me répéter, chaque fois, que c'était le bois qui travaillait, qui s'adaptait aux changements de temps en gonflant ou en se contractant, j'ai toujours perçu dans ces bruits un danger imminent. Encore maintenant, parfois, dans la nouvelle maison, j'ai l'impression d'entendre le parquet craquer, le plafond se rapprocher, puis s'éloigner. S'ouvrir et se rétracter, comme s'il respirait.

Cette nuit, quand je découvris le sang, je retournai dans ma chambre. C'était l'été, et l'été a toujours été la période la plus bruyante. À cause de l'écart de température important entre le jour et la nuit. Je me glissai dans mon lit, avec du papier hygiénique roulé dans ma culotte, car je savais que ce n'était que le début – même si je ne savais pas encore précisément ce que cela impliquerait. J'avais ouvert la fenêtre à cause de la chaleur, et d'en bas me parvenait la lumière du porche – grand-mère la laissait toujours allumée : pour les chiens qui restaient dehors la nuit, en été, mais aussi parce qu'elle pensait que les voleurs avaient plus de réticence à s'approcher d'une maison éclairée. La maison grinçait sous le poids de pas invisibles. Je fixai le plafond un moment. J'imaginai que les pas que j'entendais étaient ceux

de mon père, qui montait de l'étage en dessous et venait s'asseoir sur mon lit, s'allonger à côté de moi en répétant qu'il n'y avait rien à craindre. Je sentais le sang mouiller le papier, entre mes jambes.

Je me réveillai quand la lumière du jour entra par la fenêtre. Il devait être très tôt, grand-mère dormait encore. Dehors, au loin, vibrait le chant des oiseaux. La maison était silencieuse. La fissure dans l'angle en face de mon lit, qui courait du plafond jusqu'à la moitié du mur, s'était mise à saigner.